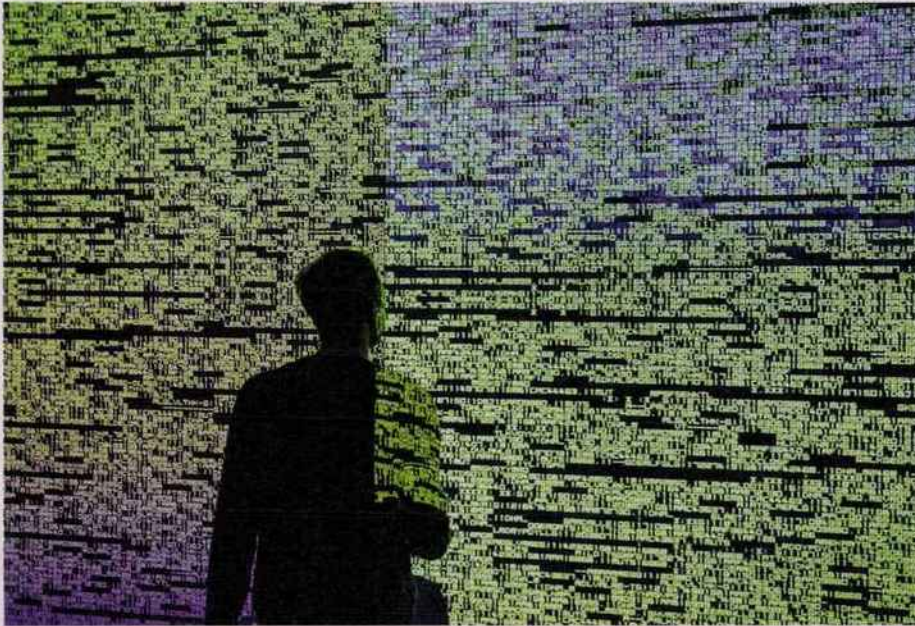




LIVRES



L'ÂGE DU CAPITALISME DE SURVEILLANCE

ESSAI
SHOSHANA ZUBOFF

Les géants du Web, «vampires numériques» qui épient nos moindres faits et gestes, auront-ils raison de nous? Une fresque terrifiante, dont on sort sonné.

TTT

«Nous avons été pris au dépourvu parce qu'il n'y avait pas moyen pour nous d'imaginer pareils actes d'invasion et de dépossession...» L'Âge du capitalisme de surveillance a eu l'effet d'une déflagration quand il est sorti aux États-Unis, en 2018. En se lançant dans l'écriture de cette fresque haletante et terrifiante de près de mille pages, Shoshana Zuboff, docteure en psychologie sociale et professeure émérite à la Business School de Harvard, poursuivait un but : réveiller nos consciences endormies, secouer cet «engourdissement psychique» généralisé, impuissance matinée de résignation dont l'autrice propose une inéluctable généalogie. «Je vous inviterai à raviver votre sens de la stupéfaction», enchérit-elle ainsi page 267, après une première partie ô combien déjà vertigineuse ! En dépit d'un certain lyrisme, et possible

espoir final (invitation à retrouver une liberté bafouée, un «droit au sanctuaire»), le lecteur sort de cette forteresse fasciné, sommé, abasourdi.

Il faut dire que la puissance combative de ce livre épique est à la mesure de l'ennemi auquel il s'attaque : les «structures colossales et labyrinthiques» de ce capitalisme de surveillance incarné par les géants du Web, ces «envahisseurs du XXI^e siècle» surnommés Gafam (Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft) avec lesquels nous avons, depuis le début des années 2000, conclu un «pacte faustien». Un pacte de dépossession signé sur un miroir sans tain : le vampire numérique absorbe tout et sait tout de nous, alors que nous ne savons rien de lui. Cette asymétrie «de savoir et de pouvoir» est fondamentalement antidémocratique : «C'est, selon Zuboff, une forme de tyrannie qui se nourrit du peuple mais qui n'en émane

pas.» Un pouvoir «instrumentarien» porté par une «infrastructure computationnelle», «voile d'abstraction robotisée» nommé «Big Other» – et non plus Big Brother comme dans le roman d'Orwell, 1984. Nous sommes observés, traqués, surveillés dans nos moindres gestes, désirs, motivations. Des «bouteilles de vodka intelligentes aux thermomètres rectaux connectés sur Internet, en passant par tout ce que vous voulez entre ces deux extrêmes», nous sommes réduits à un «flux continu de données», car contraints, à chaque fois que nous rencontrons une interface numérique, de «rendre» au capitalisme de surveillance, «comme à César, son éternelle dime d'approvisionnement en matière première».

Shoshana Zuboff, pour qui la puissance mythique des commencements n'a pas de secrets, excelle à mettre en récit cette stratégie d'invasion inaugurale par Google, pour en faire un tournant de l'histoire du capitalisme, aussi important que celui du fordisme pour le capitalisme industriel. Elle relate une conquête : comment la compagnie, vite concurrencée par Facebook et les autres, a su transformer nos traces numériques, d'abord considérées comme de simples miettes, «déchets» de notre intimité vomis dans les serveurs, en «mine de diamants prête à être creusée et exploitée». L'extraction de ce surplus comportemental, pouvant à terme être prévu et modifié (et donc vendu), devint l'absolue priorité : «L'impératif d'extraction impliquait que les approvisionnements en matière première devaient être fournis à une échelle toujours plus grande», écrit-elle. Et encore : «La combinaison de l'intelligence artificielle en pleine expansion et de l'approvisionnement toujours plus important de surplus comportemental deviendrait le fondement d'une logique d'accumulation sans précédent.» Face à ce monstre omniprésent et vorace, nos vies auraient-elles d'autant diminué ? Nous ne sommes même pas le produit, «nous sommes la carcasse abandonnée»...

– Juliette Cerf

| *The Age of Surveillance Capitalism*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Bee Formentelli et Anne-Sylvie Homassel, éd. Zulma, 864 p., 26,50 €.

Hier, pour Google, Apple et consorts, nos données personnelles étaient de simples traces digitales. Aujourd'hui, elles représentent une «mine de diamants», pour l'Américaine Shoshana Zuboff.